

D'Alembert et la pensée philosophique de son temps

Dominique TRIAIRE

Université Paul-Valéry Montpellier 3, IRCL, UMR du CNRS 5186

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Lumières, philosophie, littérature, d'Alembert, *Encyclopédie*, histoire, XVIII^e siècle.

RÉSUMÉ

À partir du « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie*, l'auteur examine les positions prises par d'Alembert et les compare à celles des philosophes de son temps (Locke, Voltaire, Spinoza etc.).

Le lecteur peut visionner l'enregistrement vidéo de cette conférence

Il faut voir d'Alembert représenté par Maurice Quentin de La Tour (Figure 1). Cet admirable portrait (1753) dit tout : « l'air dégagé » du philosophe, comme on disait à l'époque, ferme, sans être raide, ce visage au léger sourire, ce regard fin. « À ce front riant, dirait-on / Que c'est là Tacite ou Newton ? », écrira Marmontel. Toute la physionomie rayonne de bonheur, bonheur d'une identité solide, d'un plein épanouissement. Ce que l'artiste a merveilleusement rendu (et n'oublions pas que pour d'Alembert, l'*imitation* est l'essence de la peinture), c'est ce moment de grâce où un homme, une époque ont la conviction sinon de maîtriser le réel par le savoir, au moins d'être en mesure d'y parvenir un jour. En ce sens, Newton a fait plus que calculer le mouvement des astres, il a donné une formidable impulsion à la connaissance : un homme avait pénétré un secret de l'univers. D'autres découvertes suivraient bientôt, pourquoi imaginer une limite ? Il n'y a pas dans le portrait de d'Alembert que cet enthousiasme pour un avenir prometteur, il y a aussi la sérénité de l'équilibre reposant sur une connaissance assurée (par les progrès de la raison) et assumée (face aux vieux démons de la superstition), sur la certitude tranquille d'avoir organisé tous les savoirs dans le « système figuré » qui est joint au « Discours préliminaire »¹ par lequel il ouvre l'*Encyclopédie*.

Nous savons que cet équilibre était précaire, illusoire peut-être. Il était le fruit d'un héritage dont le prix avait été mesuré par Voltaire. En 1726, le jeune et brillant écrivain (il avait trente-deux ans) avait dû s'exiler en Angleterre à la suite d'une querelle avec le chevalier de Rohan (« Je commence mon nom et vous finissez le vôtre » lui aurait lancé Voltaire). *Felix culpa* ! Il découvre à Londres une nouvelle société politique où les rôles du roi, des ministres, du parlement sont assez proches de ceux d'aujourd'hui. Lui qui appartient à la bourgeoisie comprend que liberté, commerce, richesse et puissance de l'État sont étroitement liés². Il s'enthousiasme pour

¹ *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Paris, 1751, t. premier, « Discours préliminaires des éditeurs », pp. I-XLV.

² Voltaire, *Lettres philosophiques*, Paris, GF, 2006, p. 115.

la tolérance religieuse : plus les religions sont nombreuses dans un pays, plus « elles vivent en paix heureuses ». Il goûte Swift et son ironie, ainsi que « les monstres brillants » de Shakespeare¹. Mais c'est surtout l'héritage du philosophe anglais, John Locke (1632-1704), qui marquera durablement Voltaire. Dès 1724, il avait lu l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* et retenu la place majeure donnée à l'expérience. La raison même (et on ne peut suspecter Voltaire d'avoir cherché à la diminuer) devait s'incliner devant l'expérience : il était impossible à un esprit du XVIII^e siècle de comprendre les effets de l'inoculation de la petite vérole (la variole). Un médecin, Philippe Hecquet (1661-1737), avait même déclaré que l'inoculation « ne ressemble à rien en Médecine, mais bien plutôt à la magie ». Juste remarque, mais l'expérience montrait le contraire et, face aux ravages de la maladie, Voltaire ne voyait que l'expérience et ses succès. Et quand Daniel Defoe place son Robinson Crusoé (1719), abandonné sur une île, que fait-il d'autre qu'imaginer l'expérience de l'homme confronté à la nature avec ses seules ressources ? Ce que Jean-Jacques Rousseau n'oubliera pas pour *Émile*².



Figure 1 : Maurice-Quentin de La Tour, *Jean Le Rond d'Alembert*, musée du Louvre, pastel

L'héritage de Locke avait donc pour les Lumières le double mérite d'écartier la métaphysique chrétienne de Descartes et de fonder la philosophie sur l'expérience, c'est-à-dire sur le témoignage des sens : sens, sensibilité, sensualisme, sensualité, sentiment, cette déclinaison, au moins aussi puissante que le travail de la raison, traverse tout le XVIII^e siècle, relayée en France par Condillac pour arriver jusqu'aux Idéologues qui créeront, malgré l'antipathie de Napoléon à leur égard, les cadres institutionnels du savoir de la France moderne.

C'est dans cet héritage que d'Alembert trouve la source de l'entreprise encyclopédique : il y a les connaissances « directes » qui « se réduisent à celles que nous recevons par les sens » et les connaissances « réfléchies » que « l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant & en les combinant. » (p. II) Tout part donc des sens, de l'expérience. Contre Descartes qui accordait peu de certitude à

¹ *Ibid.*, pp. 100 et 189.

² J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, *Œuvres complètes*, Paris, Pléiade, 1969, t. IV, p. 455.

l'expérience, les Lumières rejettent la métaphysique impuissante à articuler le corps et l'esprit. La philosophie empirique, démunie devant l'éclatement du réel, mènera à une autre impasse dont Kant la sortira en faisant précéder les connaissances « directes » par les *a priori* de la raison.

D'Alembert n'en est pas là : l'expérience lui suffit et il est vrai que le XVIII^e siècle, moins fécond que son prédécesseur en génies mathématiques, est souvent présenté comme le temps des sciences expérimentales : grandes explorations comme celles de Chappe d'Auteroche en Sibérie, de James Cook ou de Bougainville qui rapportera de son périple un superbe *Voyage autour du monde*, tous voyageurs, navigateurs qui cartographient la terre et le ciel (et au passage colonisent les terres qu'ils découvrent), classifications de Linné qui systématise le monde végétal comme d'Alembert systématise celui de la connaissance, recherches de Buffon sur l'origine de notre planète qui mettent à mal le récit biblique de la création en sept jours, et même naissance dans le milieu des Idéologues de la médecine clinique qui se fonde sur l'observation du malade, faisant des médecins d'aujourd'hui les lointains héritiers de John Locke.

Dans le « Discours préliminaire », d'Alembert articule deux ensembles : les facultés humaines (mémoire, raison, imagination) et les savoirs auxquels elles donnent lieu : sciences, arts libéraux, arts mécaniques, sachant que « La spéculation & la pratique constituent la principale différence qui distingue les *Sciences* d'avec les *Arts* » (p. XII). Selon le *Dictionnaire* de Trévoux (1704),

« Les Arts libéraux, sont ceux qui sont nobles & honnêtes. Comme la Poésie, la Musique, la Peinture, l'Art Militaire, l'Architecture, la Marine. [...] Les Arts Mécaniques, sont ceux où l'on travaille plus de la main & du corps, que de l'esprit : *Artes humiles, Vulgares sordida*. Ce sont d'ordinaire ceux qui nous fournissent les nécessitez de la vie, comme celui des Horlogers, Tourneurs, Charpentiers, Fondeurs, Boulengers, Cordonniers, &c. »

On perçoit dès cette époque, le clivage, persistant dans l'éducation d'aujourd'hui, entre les savoirs nobles et les savoirs manuels ! Étonnamment, l'invention la plus originale de d'Alembert ne se situe pas dans les domaines scientifiques dont il était pourtant un spécialiste reconnu, ni dans les arts libéraux pour lesquels on connaît l'intérêt de Diderot qui fréquentait avec assiduité peintres et sculpteurs et qui se passionnera quelques années plus tard pour les *Salons*. La primauté de l'expérience, chère aux Lumières, a poussé d'Alembert précisément vers les gens d'expérience, vers les « ouvriers » (ceux qui œuvrent, qui font œuvre), vers les arts mécaniques. Il faut mesurer le chemin parcouru par ces philosophes du XVIII^e siècle pour qu'ils se penchent sur la fabrication d'une carte à jouer ou d'une épingle : dans l'*Encyclopédie*, l'article « Cartes » occupe quatre pages de texte in-folio sur deux colonnes, et pour « Cartier », sept planches in-folio expliquées en cinq pages ; l'article « Épingle » occupe également quatre pages de texte, et pour « Épinglier », trois planches dont deux en double-page expliquées en huit pages ! On aura noté que le texte s'intéresse à l'objet, mais que les planches mettent en valeur ceux qui le produisent. Même si l'éloge vibrant du *Prospectus* (1750, p. 4, repris dans le « Discours », p. XXXIX) pour les métiers et ceux qu'on appelle encore des « artistes » s'atténue dans le « Discours », il reste marqué¹ :

¹ Voltaire ne dira pas autre chose : « O philosophes ! les expériences de physique bien constatées, les arts & métiers, voilà la vraie philosophie. » (*Questions sur l'Encyclopédie*, Genève, 1774, t. IV, art. « Xénophanes », p. 508).

« Mais la société, en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la Boussole n'est pas moins avantageuse au genre humain, que ne le seroit à la Physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de Savans prétendus dont la science n'est proprement qu'un art mécanique ? & quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usage & sans liaison, & l'instinct d'un Artisan réduit à l'exécution machinale ? » (p. XIII)

Ces quelques lignes révèlent aussi un aspect des arts mécaniques qui ne pouvait que fasciner l'esprit des Lumières : la causalité et son expression philosophique, le déterminisme, s'y expriment aussi absolument que la balle qui frappera le genou de Jacques¹. Chaque geste de l'ouvrier a sa cause qui aura nécessairement sa conséquence.

Au mouvement vers les ateliers et les machines, correspond pour d'Alembert un autre mouvement non moins fondamental et non moins caractéristique des Lumières, dont l'*Encyclopédie* sera l'illustration la plus frappante : la diffusion de la connaissance au plus grand nombre. Cet impératif, qui se traduira, comme je l'ai dit, dans les institutions par l'action des Idéologues, n'allait pas de soi au XVIII^e siècle. Une grande partie de l'Église (jansénistes et jésuites étaient toutefois plus mesurés) considérait que la seule connaissance du catéchisme suffisait : « C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle réunie à la temporelle forçoit la raison au silence ; & peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser. » (p. XXIV) Mais l'Église n'était pas le seul adversaire : Jean-Jacques Rousseau avait connu un énorme succès en attaquant violemment les sciences et les arts dans son *Discours* à l'académie de Dijon qui avait paru en janvier de cette année 1751, quelques mois avant la mise en vente du premier volume de l'*Encyclopédie*. Non sans une certaine malignité, d'Alembert lui répond en signalant simplement que Rousseau a aussi contribué à l'*Encyclopédie* : « l'homme de mérite dont nous parlons semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zèle & le succès avec lequel il y a concouru. » (p. XXXIII) Mais dès ses *Lettres philosophiques*, en 1734, Voltaire avait répondu à l'avance au citoyen de Genève, montrant, comme on l'a vu, que la société (anglaise) s'était améliorée, que le savoir contribuait au bonheur, que l'histoire échappant à l'aveugle Providence laissait apparaître un progrès². D'Alembert n'en parle pas dans sa définition de l'histoire qui reste très « morale » et, tout compte fait, ne sert, « tribunal intègre & terrible » (p. XI), qu'à découvrir la vérité des vices et des vertus de ceux qui nous ont précédés, mais il souligne l'utilité pour la société de « la communication des idées » (p. III). Ainsi l'homme serait perfectible – n'était-il donc pas parfait en sortant des mains de Dieu ? Rendus possibles par la diffusion du savoir, progrès, perfectibilité ouvrent sur l'évolution et, à la fin du siècle, dans ce mouvement se réunissent des penseurs aussi divers que Rétif de la Bretonne, Condorcet ou Mme de Staël.

Pour sa part, d'Alembert mesure les progrès réalisés dans « la généalogie & la filiation de nos connoissances » (p. I) et essaie de décrire comment l'esprit humain a enchaîné les différentes sciences : de notre premier « soin », « l'exemption de la douleur » (p. III) aux « notions purement intellectuelles du vice & de la vertu » (p. IV), des premiers arts, l'agriculture et la médecine, à la poésie et à la musique (p. XII). Où le

¹ Diderot, *Jacques le fataliste, Œuvres complètes*, Paris, Club français du livre, 1971, t. XII, p. 16.

² Voir en particulier la Neuvième lettre où Voltaire montre comment l'Angleterre s'est « peu à peu » améliorée (éd. cit., pp. 109-114).

philosophe trouve-t-il le moteur de ces progrès ? Dans cette morale de l'intérêt, telle qu'elle sera développée par Helvétius dans *De l'esprit* en 1758. Le « besoin », « l'intérêt », l'avantage sont sans cesse à l'œuvre. De la loi du plus fort naît, chez celui qui est dominé, le sentiment d'injustice et de justice, de bien et de mal ; ce sentiment, en lequel la morale prend racine, appelle la loi qui protège le faible contre le fort (p. III). Rien d'autre donc qu'un intérêt bien entendu. Pareillement, c'est pour éloigner la douleur, pour préserver son existence que l'agriculture et la médecine ont fait l'objet des premières recherches de l'homme. D'Alembert prend soin de distinguer deux temps : le premier, l'Antiquité, est celui « de l'origine & de la liaison des Sciences », celui de « l'homme abandonné à ses propres lumières, ou borné au commerce de ses contemporains ». Avant le second temps, celui de « la renaissance des Lettres », il y eut « un long intervalle d'ignorance », le Moyen Âge si méprisé par les Lumières. Ensuite, « l'invention de l'Imprimerie » ayant permis de sortir du « commerce de ses contemporains » propre à l'Antiquité, « On a commencé par l'Érudition [le XVI^e siècle], continué par les Belles-Lettres [le XVII^e siècle], & fini par la Philosophie [le XVIII^e siècle, évidemment]. » (p. XIX) D'Alembert ente ainsi plus ou moins habilement une histoire sur une généalogie, mais le moteur reste le même : l'intérêt, l'utilité.

Si l'intérêt gouverne l'histoire des sociétés et des connaissances, s'il se trouve même à l'origine du vice et de la vertu, de la morale donc, comme le montre d'Alembert dès les premières pages du « Discours préliminaire », il est permis de se demander quelle place est laissée à la religion. D'Alembert n'attaque pas frontalement la religion, ou alors il parle de superstition, de fanatisme ; il en réduit pourtant de manière sensible le champ d'action. Tout d'abord il expédie l'existence de Dieu en quelques lignes ; en attendant mieux, il lui conserve le rôle qui lui avait été attribué par les métaphysiciens : Dieu articule l'union mystérieuse du corps et de l'esprit :

« cet être appelé *Nous* est formé de deux principes de différente nature, tellement unis, qu'il regne entre les mouvemens de l'un & les affections de l'autre, une correspondance que nous ne saurions ni suspendre ni altérer, & qui les tient dans un assujettissement réciproque. » (p. IV)

La réflexion sur les deux principes « nous élève à la contemplation d'une Intelligence toute puissante » : Dieu très voltairien somme toute, garant de l'ordre universel, de la nature humaine, que d'Alembert prive de toute efficience. Il ne partage pas pour autant l'audace de Spinoza (qu'il ne nommera pas parmi les philosophes du siècle précédent, p. XXV sv.) ; celui-ci soumettait la Bible au rude crible de la raison, ne voyait dans la religion qu'un moyen d'amener les esprits les plus simples à se conduire convenablement en attendant que la lumière naturelle suffise à les guider¹, et avait énoncé son *Deus sive natura*, point de départ du matérialisme. Pour d'Alembert, Dieu ne sert plus qu'à combler les lacunes de l'intelligence humaine et celle-ci, par ses avancées, étendra progressivement son emprise, pénétrera les secrets de l'univers (Newton), ne laissant plus à Dieu que le rôle du *primum movens*, de la chiquenaude initiale. La fonction accordée à la religion découle logiquement de cette idée de Dieu : « Destinée à servir de supplément à la connoissance naturelle, elle nous montre une partie de ce qui nous étoit caché [...] Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la Religion révélée se réduit » (p. VIII). Un *supplément* dont on devine, comme je viens de le dire, qu'à la faveur des découvertes à venir, il ira toujours diminuant. Quant au « petit nombre de préceptes à pratiquer », il s'explique par l'appui de la morale sur la philosophie de l'intérêt. Voltaire avait bien

¹ Spinoza, *Traité des autorités théologique et politique*, *Œuvres complètes*, Paris, Pléiade, 1954, pp. 614, 636, 648 etc.

vu que l'honnête religion des Quakers garantissait la loyauté des échanges commerciaux. Sans recourir au ridicule ni à l'armement lourd de la philosophie des Lumières, d'Alembert, qui oublie Spinoza, mais admire Pascal (p. XXVIII), vide méthodiquement la religion de sa substance. On comprend ainsi que très rapidement l'Église ait engagé le combat avec les Encyclopédistes.



Figure 2 : Maurice-Quentin de La Tour, *la marquise de Pompadour*, musée du Louvre, pastel

Dans ce vaste parcours des connaissances qui constitue le « Discours préliminaire », il est une « science » que d'Alembert n'évoque qu'en termes généraux : la politique. Il reconnaît qu'il « n'y a que la liberté d'agir & de penser qui soit capable de produire de grandes choses » (p. XX), que c'est l'« Étude peut-être la plus difficile de toutes, par les connaissances profondes des peuples & des hommes qu'elle exige, & par l'étendue & la variété des talents qu'elle suppose » (p. XI), et non sans un grand sens du consensus, il achève son « Discours » sur ces lignes :

« Finissons cette histoire des Sciences, en remarquant que les différentes formes de gouvernement qui influent tant sur les esprits & sur la culture des Lettres, déterminent aussi les espèces de connaissances qui doivent principalement y fleurir, & dont chacune a son mérite particulier. Il doit y avoir en général dans une République plus d'Orateurs, d'Historiens, & de Philosophes ; & dans une Monarchie, plus de Poètes, de Théologiens, & de Géomètres. » (p. XXXIII)

Il est vrai que d'Alembert écrit presque dix ans avant que Jean-Jacques Rousseau donne cette magistrale synthèse politique que sera *Du Contrat social* (1762) ; il est vrai aussi que l'*Encyclopédie* qui indisposait déjà l'Église ne pouvait de surcroît provoquer le pouvoir royal. Mais je pense que d'Alembert, comme Montesquieu, considérait que la monarchie était le régime qui convenait le mieux à la France. Et puisque j'ai commencé en évoquant ce beau portrait du philosophe par Maurice Quentin de La Tour, je finirai par un autre portrait du même artiste (Figure 2), celui de la très majestueuse, mais sans hauteur, marquise de Pompadour (1755). Sur sa table, au premier plan, trône un volume de l'*Encyclopédie* : à un moment donné, il y eut entre les philosophes et l'entourage du roi, plus qu'une protection, plus qu'une entente, une forme d'harmonie.